

sations contre la vie, de ces lieux communs dont il était autrefois si prodigue. Il était reconnaissant de ce que je faisais pour lui. Il était avide d'espérances pour remplir son cœur, l'occuper, le transporter à la suite de celui qu'il avait perdu ; il se livrait, à la pensée d'une providence toute puissante, d'une existence future, du bonheur de son enfant, à l'espoir de le revoir. Tous ces sentiments se trouvent naturellement dans notre cœur ; ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à les obscurcir et à les repousser.

Que ferais-je sans vous, M. le pasteur, me disait-il, à quoi occuper mon temps ? Cette maison, ce jardin que je soignais, c'était pour lui, je pensais sans cesse à son avenir, j'espérais qu'il me serait bien supérieur. Il me semblait qu'en lui donnant une éducation soignée, il ne rencontrerait point les obstacles qui m'ont arrêté. J'imaginai pour lui une carrière brillante ; et maintenant...

Et maintenant, vous direz qu'il a obtenu un bonheur que vous n'auriez pas osé espérer ; qu'il est exempt des peines de cette vie, dont votre tendresse eût été impuissante pour le délivrer ; des mécomptes, des maladies, du fardeau de nos passions, qui gâtent les positions les plus heureuses. St. Paul, ce grand apôtre qui porta l'Évangile aux nations les plus éloignées, au prix de tant de persécutions, de tant de dangers, dit : " J'estime que les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire à venir qui doit être révélée en nous. Car nous savons que toutes les créatures soupirent et sont en travail, en attendant l'adoption, c'est-à-dire la rédemption de notre corps."

Le dimanche qui suivit la mort de son fils, on vit le capitaine paraître dans cette église, dont il s'était tenu si longtemps éloigné, et dont il avait éloigné tant d'autres. Il semblait qu'il fût heureux de faire cette démarche, qui eût pu coûter à un homme moins franc et loyal. Ce fut un grand événement pour la communauté ; savez-vous, dit-il, ce que j'aurais eu au cœur de faire, ce que j'aurais fait, si vous m'y eussiez autorisé ? c'est, le service terminé, de prendre la parole, et là, à haute voix, en présence de la paroisse réunie, de reconnaître mes fautes, de proclamer tout ce que vous aviez fait pour moi, afin de ramener ceux que j'avais eu le malheur d'écarter de vous.

Sur ma demande, il s'y prit d'une autre manière ; il alla voir ses anciens camarades, il leur parla avec une énergie et une franchise toute militaire, il ne se ménagea point dans le récit de ce qu'il s'était passé entre lui et moi : c'était un besoin chez le capitaine de reconnaître ses torts. Il ne les quitta pas qu'il ne les eût convaincus. Il les amenait, comme il le disait lui-même, *tumbour battant*, à l'église. M. le pasteur, criait-il, ce sont des recrues que je fais pour vous. Car au milieu du changement de sa vie, il retrouvait souvent les expressions de son ancien état.

Pouvais-je cependant espérer que cette ardeur dont je remerciai Dieu se soutiendrait, qu'elle survivrait aux premières impressions de sa douleur. Il ne fallait pas laisser refroidir un esprit aussi actif, il fallait lui donner de l'aliment et lui faire faire des progrès dans la connaissance de Dieu.

Les premiers pas m'avaient peu coûté, il fut plus difficile d'amener M. David aux dogmes de la rédemption, du salut gratuit, de notre état de condamnation, contre lesquels il s'était si souvent élevé. Tous les hommes perdus ! M. le pasteur, j'ai peine à l'admettre d'un Dieu si bon ; lui tout puissant, avoir besoin de sang et d'expiation ! Dites que

moi je suis coupable, que j'aurais été condamné si j'eusse persisté dans ma vie passée. Ah ! je n'ai rien à répondre après tant de désordres, tant d'incrédulité. Un soldat, vous le savez, ne voit rien après cette vie. Mais d'autres moins pervers que moi, mais vous, Monsieur, dont l'existence entière est dévouée à faire le bien...

Vous ne voyez pas ce qui est dans mon cœur, combien il y a d'égoïsme, de vanité, de pensées condamnables ! combien j'ai besoin de pardon et de miséricorde ! Je n'ai pas les mêmes excuses que vous, M. le capitaine, j'ai reçu une éducation chrétienne, toutes mes pensées ont été portées de ce côté, et cependant...

Vous avez soigné mon fils sur son lit de mort ! s'écria M. David en me serrant la main, vous avez adouci ses derniers moments. Vous avez mis sous les pieds tant de choses dont vous eussiez pu vous souvenir. C'est vous, sans doute, qui avez raison ; je veux vous croire, il me serait pénible de disputer avec vous.

Que dites-vous ? Je suis bien loin de prétendre vous imposer d'autorité mes sentiments, il faut que vous y arriviez par vous-même ; vous y viendrez en lisant la Bible ; c'est l'occupation qui maintenant est importante pour vous : c'est elle qui vous instruira.

Avec les dispositions du capitaine, avec un désir aussi sincère de s'instruire que le sien, il était impossible qu'il ne fit pas des progrès. Le souvenir de Paul, qu'il rappelait sans cesse, était un moyen infaillible de le conduire aux sentiments religieux.

Je le trouvai un jour dans son jardin, devant un carreau qu'il contemplait. " Voilà, me dit-il, ce que Paul a cultivé pour la dernière fois ; il était déjà malade, et il fut obligé de s'interrompre souvent ; depuis il n'est plus revenu. Ces graines ont germé après lui ; ces fleurs se sont épanouies, quoique leur maître n'y fût plus ; il m'en a parlé pendant sa maladie : il ne devait plus les voir. Je les soignerai, je les arroserai tous les jours. Il me semble que je le vois, que je l'entends. Ah ! Monsieur, pourquoi n'est-il plus là ? pour quoi... et portant la main au front, il couvrit ses yeux.

Je le pris par le bras, je lui fis faire le tour du jardin, nous nous assimes sur un banc, et je lui montrai le ciel.

Où, je vous entends, c'est là en effet que je le cherche toujours ; je me demande s'il habite dans ces brillants nuages, dans ces lointains vapeurs, enfin dans un de ces mondes si éloignés. Dites-moi, M. le pasteur, est-ce qu'il nous voit, nous entend ? Il est heureux de nous savoir ensemble. Il faut recevoir avec reconnaissance, lui dis-je, ces élan que Dieu nous donne, ces aperçus d'une autre existence, mais auxquels nous ne pouvons nous arrêter longtemps : l'esprit se fatigue aux idées de l'infini de l'éternité. Adorons en silence, et ne cherchons à savoir que ce que Dieu a voulu nous découvrir.

Je suis souvent venu sur ce banc avec Paul, à cette heure, lorsque nous avions fini notre travail ; il me parlait des mouvements de la terre, des planètes, des étoiles fixes ; il me répétait vos leçons, qui lui faisaient une grande impression ; j'étais, Monsieur, reconnaissant de ce que vous faisiez pour lui, quoique je n'aie pas su vous le témoigner ; il me parlait aussi de Dieu, de sa puissance, du Sauveur qu'il avait envoyé aux hommes. Vos bonnes instructions n'ont pas été perdues pour lui. Voyez ce que nous sommes ; j'aurais vivement repoussé tout autre qui eût voulu m'imposer ces croyances ; de la bouche de cet enfant, je recevais tout sans l'interrompre. Bien plus, il faut que je l'avoue,